

de somme. Par un aveuglement inexplicable, le cultivateur trouve nécessaire, et il fait même pour cela des sacrifices d'argent, de bien nourrir son cheval qui lui fournit du travail, de bien nourrir sa vache qui lui donne du lait, il a l'instinct de cette relation entre l'alimentation et le travail ; mais se bien nourrir lui-même, bien nourrir sa famille, c'est pour lui un soin superflu, une dépense inutile.

Dans la vie habituelle, il y a défaut dans la qualité nutritive de l'alimentation journalière, encore que la quantité consommée reste jusqu'à un certain point suffisante. Mais à certaine époque de l'année, il y a excès et dans la qualité et dans la quantité : c'est la richesse et la surabondance dans l'alimentation.

Cette époque, c'est le temps des fêtes et du carnaval. Pendant cette période joyeuse, toute la campagne est en liesse ; c'est le temps des agapes fraternelles chez l'agriculteur. Ce n'est certes pas moi qui voudrais blâmer cette aimable coutume qui resserre les liens de la parenté et de l'amitié dans la grande famille agricole, coutume qui tient aux traditions mêmes du foyer domestique ; mais je me permettrai de dire que là encore on ne sait pas y mettre de règle ni de mesure.

Après avoir vécu jusque-là avec frugalité, pour ne pas dire avec parcimonie, voilà que tout à coup, presque sans transition, on s'impose une période d'abondance. C'est le temps des jouissances culinaires, et Dieu sait si l'on en profite. Il semblerait que l'on voulût maintenant rattrapper le temps perdu. Aussi, il faut voir les animaux abattus, la basse-cour immolée, les montagnes de pâtés et de gâteaux engloutis ! C'est jusqu'à satiété que l'on mange, c'est jusqu'à réplétion complète.

Il ne faut rien moins que l'estomac encore robuste de nos agriculteurs pour résister aux formidables effets d'une digestion ainsi surchargée. Toutes ces jouissances ne sont pas sans danger, car un grand nombre en ressentent les pénibles contrecoups. Combien de fois l'économie humaine ne trahit-elle pas son encombrement et ses embarras par des dyspepsies, des fatigues et des torpeurs mal définies, par une séquelle d'indispositions de toutes sortes ? Les organes surchargés d'humeurs, comme des rouages encrassés, agissent mal, et ce n'est que lentement, comme avec difficulté, que le système parvient à se débarrasser de tout ce qui entrave son bon fonctionnement. Et c'est bonheur vraiment, que le Carême avec ses lois si sages de jeûne et d'abstinence, vienne imposer à temps une limite à cette universelle ripaille. Car, sans cette précaution providentielle, qui pourrait calculer les funestes conséquences de pereils abus hygiéniques ?

Doit-on s'étonner maintenant qu'avec de pareils écarts dans le régime et une lacune si grave dans la base même de l'alimentation, on constate que, chez l'agriculteur, la santé générale diminue et que la force physique s'en va ? Certes, non. Ce serait le contraire qui devrait surprendre. Ce serait en effet miraculeux que de voir la classe agricole conserver sa santé robuste et sa constitution physique solide au milieu même de la vie qu'elle se crée et avec la nutrition insuffisante qu'elle s'impose volontairement.

Pour moi, je vois dans cet état de choses déplorable, non seulement une cause d'affaiblissement physique, mais encore un facteur important de la mortalité excessive dans la classe agricole.

DR J. A. BEAUDRY.